

Recherches sociographiques



Réjean BEAUDOIN, *Le roman québécois*

Clément Moisan

Volume 35, numéro 1, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056842ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056842ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moisan, C. (1994). Compte rendu de [Réjean BEAUDOIN, *Le roman québécois*]. *Recherches sociographiques*, 35(1), 126–127. <https://doi.org/10.7202/056842ar>

Réjean BEAUDOIN, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, 126 p. («Boréal Express».)

Depuis le XIX^e siècle, le roman domine tous les autres genres. Ce constat vaut pour toutes les littératures, au Québec, ce genre commence en 1837 avec *Le chercheur de trésors*, de Philippe Aubert DE GASPÉ fils, le contemporain d'Honoré DE BALZAC dont *César Birotteau* paraît la même année. Réjean Beaudoin propose à la fin de son étude une chronologie comparée du roman québécois et du roman dans le monde, dont la lecture crée d'abord une impression de grande distance, qui s'atténue avec le temps : comment placer en parallèle *L'appel de la race* (Lionel GROULX) et *Ulysse* (James JOYCE) en 1922, *La terre vivante* (Harry BERNARD) et *Le procès* (Franz KAFKA), en 1925, *Trente arpents* (RINGUET) et *La nausée* (Jean-Paul SARTRE) en 1938 ? En revanche, depuis 1965, entre les romans des AQUIN, BLAIS, DUCHARME, GODBOUT, HÉBERT et ceux des PEREC, DURAS, YOURCENAR, TOURNIER, voire KUNDERA et MARQUEZ, les rapprochements et les affinités se dessinent plus facilement, semble-t-il.

Dans son étude historique du roman québécois, Réjean Beaudoin commence par décrire l'évolution du genre qu'il divise à rebours en trois étapes : le *roman contemporain* (1945-1990), le *roman du terroir* (1916-1945) et le *degré zéro du roman* (1837-1916). Il reprend les trois étapes en distinguant des ensembles thématiques : «romans du groupe et romans de l'individu» (chapitre 2), «romans du territoire et romans de l'espace» (chapitre 3), puis il traite du roman contemporain selon des regroupements binaires ou dichotomiques : «les mots et les choses» (chapitre 4), «le même et l'autre», (chapitre 5) et enfin en situant ce même roman contemporain par rapport aux médias (chapitre 6) et face à la critique (chapitre 7). Avant de revenir sur ces diverses facettes de l'étude, il faut noter deux éléments de la conclusion qui se donne comme un «épilogue» : le premier, l'affirmation de l'existence du roman québécois, et de la littérature québécoise tout entière d'ailleurs, le second, son entrée dans une phase critique, que traverse aussi le roman occidental, et dont le chapitre 6, «le roman québécois et les médias», rendait compte. La complexité de la lecture du roman comparée à celle du film, même tiré d'un roman, semble une donnée qui joue en faveur de l'un et en défaveur de l'autre.

Mais la raison fondamentale des difficultés vient de ce que la lecture d'un roman suppose la connaissance d'une tradition dont les médias peuvent se dispenser. Dans ce dernier cas, c'est le référent qui est en cause et bien sûr la connaissance d'une technique qui s'apprend plus vite qu'on ne le pense généralement. Le roman, lui, «présuppose la référence à d'autres romans et surtout au roman en tant que langage artistique ayant sa propre grammaire» (p. 111). C'est sans doute la raison d'être de ce petit manuel d'initiation au roman québécois depuis ses origines jusqu'à nos jours. Les deux éléments cités plus haut sont comme la trame de ce court récit (cent et quelques pages) de plus de 150 ans d'histoire. D'abord une tradition dont les appellations des trois phases indiquent les débuts difficiles («le degré zéro»), une cristallisation autour d'un thème majeur, «le terroir», et enfin une maturité en deux tendances, le roman dit «populaire» et le roman de recherche d'une nouvelle forme d'écriture. Dans les «romans du groupe et romans de l'individu», trois choix s'imposent aux romanciers : roman de la souffrance (Laure CONAN), roman de la révolte (Robert CHARBONNEAU, André LANGEVIN, Jean-Charles HARVEY), roman de l'étrangeté (Réjean DUCHARME, Anne HÉBERT).

Les «romans du territoire» sont d'abord ceux du terroir, dont *La terre paternelle* (Patrice LACOMBE) marque un début et les suivants sont connus de tous : Louis HÉMON,

Damase POTVIN, Harry BERNARD, RINGUET, Félix-Antoine SAVARD. Leurs prolongements contemporains sont toutefois moins évidents: André MAJOR, Jacques GODBOUT, Hubert AQUIN, dont il est possible de considérer la recherche de l'identité comme celle d'une sorte de territoire intérieur. Les «romans de l'espace» sortent de l'exiguïté du pays, pour entrer dans l'espace américain, avec *Jeanne la Fileuse* d'Honoré BEAUGRAND, ou embrasser le continent tout entier dans *Les engagés du Grand Portage* de Léo-Paul DESROSIERS. Mais comme l'explique Laurent MAILHOT, le roman québécois contemporain cherche aussi ses origines continentales, ce qu'on peut lire dans les romans (ou contes) de Jacques FERRON et de Jacques POULIN, par exemple. Le chapitre «les mots et les choses» traduit cette tension du roman contemporain «entre la volonté de nommer une réalité spécifique et le besoin d'assumer une nouvelle liberté d'écrire. Deux courants résultent de cette double aspiration: le roman de l'échec historique et le roman de l'aventure du langage» (p. 59). «Le même et l'autre» (chapitre 5) met en perspective les romans qui partagent les mêmes coutumes, les mêmes origines, celles d'une société homogène, et les romans qui cherchent à découvrir l'autre, souvent proche, l'Amérindien, la femme, les communautés ethniques dont plusieurs romanciers issus de ces communautés se chargent d'explicitier la recherche d'identité.

L'auteur fait aussi une place à part aux romanciers qui ont transposé leurs œuvres dans d'autres médias. Claude-Henri GRIGNON et Robert CHOQUETTE ont été en quelque sorte des précurseurs pour la radio et la télévision avant que le film, où ils ont aussi été présents, ne recoure lui aussi aux romans comme sujets et aux romanciers comme scénaristes. La critique du roman (chapitre 7) a quant à elle beaucoup évolué, passant de l'histoire des œuvres —comme le fait ici Réjean Beaudoin— à des analyses de type universitaire, psychanalytique, sémiotique, formel, structural, sociologique, thématique, etc.

Pour qui cherche une synthèse rapide et complète de l'histoire du roman québécois, cet ouvrage est un guide sûr et intelligent. L'auteur a dû choisir ses exemples qu'il justifie par les trois règles qu'il s'est données: ne pas exclure des textes limitrophes (récits, contes, nouvelles), ni des œuvres d'écrivains nés hors des frontières du Québec (Gabrielle ROY, Antonine MAILLET) ou du Canada, les Néo-Québécois, ni de facteurs paralittéraires dans la mesure où ils entrent en jeu dans les conditions de production, d'écriture ou de réception. Le livre répond à des questions actuelles: quels sont les romans lus ou lisibles aujourd'hui ou qui forment «cet espace de lecture et d'écriture particulier qu'on appelle le roman québécois»? , tout en s'inscrivant dans la tradition de l'histoire de la littérature qu'on a beaucoup calomniée (un genre obsolète, impossible), mais qui demeure essentielle pour comprendre et l'histoire, et la littérature, et les genres, et les œuvres. Il fallait sans doute faire une «description empirique», ou «description raisonnée» pour, comme le veut Réjean Beaudoin, ordonner un tel foisonnement (2 200 romans de 1945 à 1982, 523 de 1916 à 1944 et 201 de 1837 à 1915), tracer les lignes de démarcation, discerner les signes susceptibles de fournir un cadre d'interprétation et ouvrir des pistes à la lecture.

Clément MOISAN

*Département des littératures,
Université Laval.*